

# Le meurtre de Marat

**HISTOIRE** 1793, Paris, 13 juillet. La fin sanglante de Jean-Paul Marat, sous le couteau de la jeune normande Charlotte Corday, est aussi celle d'une liberté qui n'avait pas quatre ans : la liberté de la presse

## LES GRANDES HEURES DE LA PRESSE (3/17)

Ce feuilleton, publié par la revue « L'Histoire » (2009 à 2012), est reparu en 2019 chez Champs-Flammarion. Signé par l'historien, ancien ministre, ex-président de la BNF et de Radio-France Jean-Noël Jeanneney, il fait revivre la saga séculaire du quatrième pouvoir en France

Jean-Noël Jeanneney

Ce jour-là Charlotte Corday s'en vint de Normandie pour étouffer dans sa gorge la voix de Jean-Paul Marat, fondateur de « L'Ami du peuple ». Métaphoriquement, dans le tableau célèbre de David qui dépeint cet assassinat, gît au pied de la baignoire où le journaliste soignait une maladie de peau, et à côté du couteau qui l'a fait taire, la plume d'oie dont il se servait, avant d'expirer, pour écrire son article du lendemain.

Ce moment dramatique a valeur symbolique dans l'histoire de la presse révolutionnaire. À cette date, la Terreur est en passe d'étouffer une liberté de la presse que les constituants, après la prise de la Bastille, avaient voulue la plus complète possible. Déjà ont disparu les journaux royalistes, naguère si brillants, et ceux des Girondins mis hors la loi durant ce même mois de juillet.

Après la mort de Marat et jusqu'à la chute de Robespierre et des siens, au 9 Thermidor, un an plus tard, le Comité de salut public, dans l'ambiance créée par la guerre extérieure et les affrontements en Vendée, va bannir les dernières feuilles, y compris montagnardes, qui se risquaient à quelque critique. La fin sanglante de Marat scande ce basculement.

### Porte-parole des opprimés

« L'Ami du peuple », fondé le 12 septembre 1789 et perpétué jusqu'au bout, s'était distingué dès l'origine par sa violence verbale, ses dénonciations de tous les pouvoirs en place, ses appels aux « secousses violentes » et aux mesures extrêmes \_ tribunal révolutionnaire, exécutions populaires, redistribution des terres \_ en se posant comme le porte-parole du petit peuple opprimé. Par quoi il avait posé aux révolutionnaires la grande question des limites admissibles \_ nécessaires ? \_ à la liberté d'expression.

D'abord ceux-ci n'en veulent aucune. Dès après la réunion des états généraux, en mai 1789, et surtout après le serment du Jeu de paume, le 20 juin, le pouvoir royal se montre incapable de contenir la vague irrésistible de la presse en marche. À Paris, on recense 23 quo-

tidien à la fin de l'année 1789 et l'ensemble des publications périodiques est estimé entre 140 et 190 : les autres feuilles paraissent une, deux ou trois fois par semaine.

En dépit de leur coût, souvent élevé, elles sont accessibles au grand nombre dans les cabinets de lecture qui fleurissent un peu partout, notamment sous les galeries du Palais-Royal : à proximité des cafés, où les journalistes aiment à se retrouver une fois leur « papier » rendu, et des étals des colporteurs offrant les derniers pamphlets. Chacun étant gourmand de ce mélange de nouvelles, de commentaires et d'invectives qui remplit les colonnes, une ardente sociabilité surgit de la sorte.

### Du « Moniteur » à Mirabeau

On consulte fiévreusement « Le Moniteur universel », né en novembre 1789, destiné notamment à reproduire les débats des assemblées et voué à une longue carrière jusqu'à ce qu'il laisse la place à notre Journal officiel. On se dispute « Le Patriote français », de Jacques Brissot, qui durera jusqu'à la chute des Girondins, dont il sera l'un des chefs, après le 2 juin 1793. On réagit au « Courrier de Provence » où Mirabeau enracine pour un temps une part de son immense influence.

On lit à voix haute, dans « Les Révolutions de Paris », les articles de Fabre d'Églantine et d'Élysée Loustalot, ce jeune avocat bordelais, le plus doué de tous, peut-être, qui se réjouissait que le journalisme pût apporter à la fois « la richesse et la gloire » et qui mourra à la tâche en septembre 1790. Le journal porte en exergue : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux : levons-nous ! »

## Fondé en septembre 1789, « L'Ami du peuple » s'était distingué dès l'origine par sa violence verbale

Le talent et l'audience des feuilles royalistes ne sont pas moindres. Ainsi des « Actes des Apôtres » où brille le talent de Rivarol, celui qui écrivait du même Mirabeau : « Ce grand homme a senti de bonne heure que la moindre vertu pouvait l'arrêter sur le chemin de la gloire et jusqu'à présent il ne s'en est permis aucune... »

### Le secret toujours haïssable

Plusieurs convictions animent les hommes de 1789, propres à leur faire défendre bec et ongles, au moins dans les débuts, le principe d'une presse libre. Celle d'abord que le secret est toujours haïssable, qu'il ne cesse de favoriser le maintien des privilèges et les méfaits de l'absolutisme : tout doit désormais



« La mort de Marat », tableau de Jacques-Louis David, daté de 1793, est conservé au musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles. Le peintre connaissait personnellement Marat. PH. MUSÉE ROYAL DE BRUXELLES

se dérouler comme derrière une vitre, sous le regard attentif, lucide et sévère des Français.

Nulle délibération, nulle transaction ne méritent qu'on en cache la genèse : elles s'en trouveraient frappées, en somme, d'invalidité démocratique.

Les révolutionnaires rêvent aussi, abreuvés de références à la Rome antique, de faire renaître un forum où se rassembleraient les citoyens. Or, puisque le réalisme reconnaît que même si l'on accepte ou suscite leur présence, souvent vociférante, dans les tribunes des assemblées et des clubs, la plupart demeureront forcément à distance, il convient de les atteindre par l'intermédiaire des journaux, investis ainsi de la charge magnifique d'organiser avec eux un va-et-vient des opinions. Comment croire, autrement, que la souveraineté nationale ne soit pas un leurre ?

Une troisième certitude, plus neuve encore, vient enfin s'installer : la presse n'est pas seulement un reflet, elle peut, elle doit être un ressort primordial des événements. La figure de l'homme public appuyant son action sur un journal qu'il maîtrise est assurée d'un bel avenir : elle apparaît dans ces années de feu. Marat l'incarne,

## Pour les hommes de 89, tout doit se dérouler comme derrière une vitre, sous le regard sévère et lucide des Français

mais aussi bien Camille Desmoulins, rédacteur des « Révolutions de France » et de « Brabant », qui sera happé par la machine à broyer en même temps que Danton. Ou encore Jacques Hébert, défini par Albert Soboul comme « l'écho sonore des sans-culottes », l'homme du « Père Duchesne », hebdomadaire dont le tirage monta jusqu'à 80 000 exemplaires, fameux pour ses invectives, ses « grandes colères » et ses « grandes joies », parsemé d'invectives violentes et même ordurières, dont la province s'indignait et dont les milieux populaires se délectaient, à Paris.

### Bientôt, la férule de Bonaparte

Bonaparte, d'ici peu, rejettera dans le passé cette époque tumultueuse en imposant rudement sa férule aux journaux. Pourtant, toute brève que fut l'expérience, elle de-

meure pour la suite comme une expérience de laboratoire, sous une lumière qui éclaire l'ambivalence de ce credo des hommes de 1789.

Elle démontre les périls d'une transparence absolue et la difficulté de gouverner sans que les responsables puissent se voir consentir le temps du recul, de la réflexion, et, en somme, du secret dont la légitimité comme la perversité, en démocratie, n'ont pas cessé de susciter les débats les plus ardents.

Elle porte l'évidence que si le contrôle des élus est indispensable, tout mandat impératif dont la presse se voudrait à la fois l'incarnation et la garante, comme l'étaient à Rome les citoyens du forum, est riche en dangers. Quant à la confusion des tâches du journaliste et du politique, les siècles suivants en enseigneront assez, en république, les ambiguïtés.

« LemeurtredeMarat », L'Histoire, n°340, mars 2009.

<https://www.lhistoire.fr/les-grandes-heures-de-la-presse/le-meurtre-de-marat>

> À lire demain dans « Sud Ouest Dimanche » : Troppman, figure dumal.